

Poetry Series

Carino Bucciarelli
- poems -

Publication Date:

2014

Publisher:

Poemhunter.com - The World's Poetry Archive

Carino Bucciarelli(12-9-1958)

Born In Belgium

Chevreau

Me voilà habillé de ma nudité
sur les marches des ruines,
devant les gens de la campagne.
Dans cet appareil, je tue sept corbeaux.
Et les gens de la campagne
de s'écrier:
« Dans cet appareil, il tue sept corbeaux! »

Me voilà habillé de ma peau
devant les gens de la campagne.
Sur le pré,
je souille sept colombes de ma salive.
Et les gens de s'écrier:
« Dans cet appareil, il souille sept colombes
de sa salive! »

Me voilà habillé de mes poils.
Je cours, je cours, chevreau dans la forêt.
Des brins d'herbe mouillée
j'arrache,
des brins d'herbe mouillée je mange.
Quand j'étais homme,
j'avais une mère.
« Tout de poils vêtu!
crient les gens de la campagne.
Dans cet appareil,
tout de poils vêtu,
quand il était homme, il avait une mère! »

Carino Bucciarelli

D'Une Même Voix

Les trois fourmis en complet veston et cravate
ressemblent tant à des hommes
qu'une angoisse profonde les taraude.

« Habillons-nous en femme! »

propose l'une d'elles.

Les voilà telles trois prostituées sur le trottoir,
dont personne ne veut.

« Essayons la nudité,
c'est notre seule chance. »

Les trois fourmis se dévêtent avec circonspection
parmi une foule de citadins
qui vont, qui viennent.

« Mais nous sommes noires,
noires comme des fourmis! »

s'écrient-elles
d'une même voix.

Carino Bucciarelli

Est-Ce Là

« Est-ce là que tout finit? »
demanda la jeune femme
indiquant d'un doigt blanc
la mousse verte sur l'eau stagnante.
« C'est là que tout finit! »
répondit l'homme de trente ans,
et il jeta un caillou
dans le marais
qui fit un bruit rond
comme deux lèvres qui s'ouvrent.

Carino Bucciarelli

Forme Humaine (33 Poèmes)

Deux Compagnons

Mes deux compagnons, Grégoire et Grégoire, ont choisi de porter le même nom. Notre vie commune s'en trouve ainsi possible; j'ai si mauvaise mémoire. L'un s'occupe de l'intendance de la maison; l'autre répond au courrier, décroche le téléphone. Comme cela, quand j'écris mes poèmes, jamais je ne dois réfléchir au prénom pour obtenir satisfaction: « Grégoire, éteins donc cette stupide radio! Grégoire, as-tu posté la lettre d'insulte à ce critique discourtois? » Chaque fois, la personne concernée réagit.

Croyez-moi, la vie est plus belle débarrassée de ce genre de contrainte.

Un Crayon

J'ai acheté un crayon. Je l'ai payé, je crois, trop cher: le marchand réclamait tous mes biens. Mauvais commerçant qui me veut du mal. Il savait beaucoup sur moi. Je devais offrir ce crayon à mon jeune frère. Il n'a plus que moi au monde. Comment ne pas me dépouiller pour lui? Je l'aime tant, et voilà que j'allais le mettre en dette morale. Il m'en voudrait un jour, le contraire est impossible. Plus tard, je m'aperçus que j'avais tort. Plus tard encore, je m'aperçus que j'avais raison.

Les Poires

Les poires ne me font pas peur. Du moins pas dans leur forme habituelle. Il leur arrive de se présenter à moi sous l'apparence d'un ami très cher. Alors oui, je vis un moment difficile. Une politesse mal placée m'empêche de crier: « Voyons, sombre fumiste, tu n'es qu'un fruit. Crois-tu vraiment pouvoir abuser aussi grossièrement de moi? »

Ah! tares d'une éducation; je n'ai pas connu mes parents et mes tuteurs ne m'ont rien appris de ce qui m'attendait, de ce qui, inévitablement, m'attendait.

Il Marche Plus Mort Que Vif

Il marche plus mort que vif, tandis que je lui mordille l'oreille. La force lui fait défaut. Il n'arrive pas à me chasser d'un mouvement de la main. Pas à pas je le suis, mes jambes contre ses jambes, ma poitrine épousant son dos. Le cou tendu, j'accroche les dents à son lobe droit, le menton agité d'incessants mouvements.

Que n'est-il resté chez lui ce matin de juin, il y a dix ans. Je passais au moment

où il fermait sa porte et s'apprêtait à arpenter le trottoir. Un coup de vent m'a précipité vers lui, et me voilà encore aujourd'hui parasite inqualifiable ôtant toute forme d'espoir à cet homme qui ne m'a rien fait.

Quatre Chevaux

J'ai quatre cheveux. Tous imaginaires. Pas un seul ne pourrait traverser une prairie au galop, bruyamment. Pas plus ils ne sauraient manger directement dans un sac de l'avoine croquant comme le font les vrais chevaux. Je n'ai nul besoin de les monter, frêle comme je suis, je ne tiendrais pas vingt secondes sur leur dos; mais mes frères aînés, de forte constitution, eux non plus ne les chevauchent puisque aucun des quatre n'existe.

Il m'arrive, comme vous le pensez, de souhaiter posséder quatre étalons véritables. Cette idée me séduit et me fait peur: qu'en ferais-je, moi qui tiens à peine debout?

Forme Humaine

La baleine buvait à petits traits sa limonade. « J'ai pris forme humaine et je le regrette » disait-elle avachie sur sa chaise. Les clients la connaissaient par son prénom: Ernest, et ne l'importunaient jamais. « J'en ai assez de ce petit bar, on y manque de place, la limonade y est mauvaise, et où mettrais-je mes nageoires si je redevais baleine subitement? » marmonnait-elle souvent les yeux tristement baissés vers la table.

Jeu D'hiver

Je fréquente le quartier l'hiver. Me suis cherché ici les autres saisons, ne me suis pas trouvé. L'hiver, je me rattrape. Saute d'un toit à l'autre. Enfonce la jambe dans la cheminée. Descends le long des façades, frottant ma bedaine contre les vitres.

Je porte un nom. Ne m'en soucie pas. Pas l'hiver. Les autres saisons, me suis souvent appelé. N'ai jamais répondu. L'hiver je me rattrape. Je gambade sans me nommer, encore et toujours. Cela dure. Cela dure. Dans le vent glacé.

Loin De La Ville

Sous l'eau, je ne possède rien. Tout se tient dans ma petite maison au bord du lac. De temps à autre, je jette un objet dans l'eau en me disant: c'est cela en moins pour m'encombrer. Parfois une tuile, parfois une brique que j'ai pu détacher de ma façade. Chaque fois le plouf dans l'eau me ravit. Aujourd'hui une chaise, demain une latte du plafond. Jamais deux fois sur la même journée; je

hais la précipitation.

Habiter loin de la ville n'est facile pour personne. Comme j'ai bien fait de me trouver un dérivatif. Un jour, je plongerai dans le lac. Le regard tourné vers la côte, je penserai: sur terre, je ne possède rien; tout se tient au fond de l'eau.

Richesse

Sa richesse se limite à un buisson dans un bosquet.

Le train longeait une contrée inhabitée entre deux villes quand, par la fenêtre, il vit ce buisson parmi les arbres. « Celui-là est bien à moi, s'était-il dit, les coudes appuyés sur la tablette fixée contre la paroi du wagon. Je ne possède rien d'autre, mais ce buisson, personne, jamais, ne pourra le revendiquer sans mon consentement. »

Le bruit régulier des roues ferrées contre les rails, à travers cette région où il passait pour la première fois, le berçait. Il s'assoupit la tête contre le dossier. Au réveil, peu avant de descendre, il murmura encore: « Celui-là est à moi, celui-là est bien à moi. »

Ma Place

Il fallait arrêter; si je continuais à gonfler de la sorte, le compartiment se verrait bientôt trop petit. « Vous prendrez bien une praline » m'avait dit la dame assise en face, le ballotin tendu sous mon nez. « Ostrogrotrogro! » m'entendis-je répondre. Une honte innommable me submergea à l'instant même. Peut-on trouver une réponse plus idiote dans un train en plein après-midi? Et plus la honte m'envahissait, plus je me sentais grossir. « Ah! qu'on le jette dehors; ou dans la poubelle, là où est sa place » articula péremptoirement mon voisin de droite.

Réconfort

Pour la deuxième fois, il voyait tomber une goutte d'eau du robinet. « Les robinets mal serrés sont des personnages sans scrupule, se dit-il. J'ai moi-même été un robinet mal serré. Je ne prenais en pitié ni ma femme ni mes enfants. On écartait la couverture afin de faciliter mon coucher. Jamais je n'étais content de mes repas. Je ne parlais pas, je grognais. »

Avec grand peine il se leva. D'un mouvement fatigué du poignet il serra le robinet qui s'étrangla aussitôt et ne perdit plus une goutte. Il s'écroula sur sa chaise, le regard tourné vers l'évier. « Ah! comme j'aurais aimé rester robinet et ne pas devenir génisse, puis lézard et enfin poète insomniaque. »

Il passa la main sur son front dans l'espoir de s'apaiser quelque peu mais n'y trouva aucun réconfort.

Pour Cacher Ma Nudité

Pour cacher ma nudité, je me montre mauvais et avare. Mon regard est fourbe, ma parole abrupte. Celui-là, mon jeune fils, n'en peut plus des coups que je lui donne. Voilà le prix que je fais payer à tous. Personne de la sorte ne remarque l'absence de vêtement sur mon corps. Pas un instant de relâche ne m'est permis afin de sauvegarder ma pudeur. La fatigue me tuera car mes penchants naturels sont la bonté et la prodigalité. A force de tancer mes enfants, d'insulter ma femme et de battre mes parents, j'en ai perdu le goût de vivre. Je leur fais payer deux fois plus sévèrement mes souffrances. Plutôt cela que de me laisser découvrir tel que je suis.

Mon Eglise

Mon église ne perdurera pas. Je n'ai pu faire un seul disciple en toute une vie. Moi-même ne suis pas converti. J'ai joué le rôle du prêtre, il le fallait bien, personne ne l'aurait fait à ma place. Peu convaincu, je n'ai pu convaincre. Voilà l'échec, l'inévitable échec.

Peut-être aurait-on dû bâtir un temple, une Eglise sans édifice n'impressionne pas; mais qui m'aurait prêté main forte dans ce pays où la nouveauté effraie? Alors oui, les prosélytes en grand nombre auraient afflué.

Alors oui, avant ma mort, j'aurais demandé pour moi aussi le baptême.

Mes Animaux

Ils ne tiennent pas en place, mes animaux. Toujours à se battre, à qui viendra en premier sur mes genoux. Et puis, ce ne sont pas vraiment des animaux. Je crois même que je vis seul. Ce qui se bat, se griffe, se tord n'importe pas ici. Compte seul dans ma demeure un petit dessin griffonné sur le mur près de la fenêtre. Je passerais des heures à le regarder. Il est devenu, à la longue, le compagnon idéal. Il était là déjà lors de mon aménagement. On l'a fait à mon intention, j'en suis convaincu. Moi qui ne connais personne.

Un jour, évidemment, j'ai découvert qu'il ne s'agissait pas d'un dessin mais d'une simple tache d'humidité. Peu importe, j'ai déjà tant à faire avec mes animaux.

L'homme Aux Pierres

D'aussi loin que je me souviens, je roule de grosses pierres devant moi. Elles finiront bien par m'être utiles. Tout cet effort, cette fatigue, en fait toute une vie de labeur. Il ne peut en aller autrement, un jour on s'écriera: « Te voilà, homme aux pierres! Nous t'attendions. » Je ferai alors montre de mon savoir. Lequel? Je

ne saurais encore le dire aujourd'hui, mais gageons que mes pierres n'y sont point étrangères. De quoi d'autre me viendrait un quelconque talent; je n'ai jamais rien fait sinon cela. Mais cet unique don, à ce moment, trouvera une répercussion aussi importante qu'inattendue. J'entends déjà au loin: « Ah! l'homme aux pierres, nous ne l'avons pas attendu en vain. »

Dans Cette Piece

Je dois ma présence dans cette pièce sans commodité à une punition. On ne m'y a pas enfermé, ce n'est pas dans nos mœurs. J'ai compris à quelques signes qu'il serait préférable, si je voulais expier, de séjourner là quelque temps. Oh! on n'a pas agi ostensiblement, cela non plus n'est pas d'usage. Simplement un mot, une attitude et j'ai compris.

Quel système coercitif sain que le nôtre. On sort de là, après une semaine ou deux, complètement lavé. Autour de nous, plus l'ombre d'une culpabilité, la trace d'un soupçon; soi-même tout à fait convaincu de sa fraîcheur, de son honnêteté. On se demande, en fait, si l'on méritait vraiment cette mise à l'écart.

Mon Sabot

Mon inflexible sabot, que de savoir je te dois. T'avoir dans ma chaussure à l'insu de tous en place du pied me reconforte d'une vie d'usure. Le soir venu, la jambe tendue, déchaussée, je te flanque sur la table et souffle, souffle pour reprendre haleine, les larmes près de poindre.

Aurais-je pu, si comme tout le monde j'avais eu un pied et non ce sabot, supporter de vivre sans femme, sans ami? Cela et bien d'autres questions me tarabustent. Et toi, mon sabot, tu m'apprends chaque jour une nouvelle façon de me réjouir. De nouveau, à te voir, je remercie le sort de m'avoir fait tel que je suis.

Le Visiteur De Minuit

Je n'offre pas de résistance au visiteur de minuit. Il le sait, il ne frappe qu'une fois. Un jour, il m'a confié la raison de son insistance, de sa ponctualité; mais cela fait bien longtemps, je dois avoir oublié. Au fil des années, il a perdu le peu de loquacité que je lui connaissais. Il se contente, au moment où je lui ouvre, de répéter: « Le colis, s'il vous plaît, le colis! »

J'ai bien essayé de le soulager, je retrouverais ma liberté une fois sa demande satisfaite, moi qui suis un couche tôt. Je lui proposai, lors des premières visites, une fourchette, puis un sac à main, ensuite tous les menus objets de ma maison. Il n'y prêtait aucune attention. Toujours, le lendemain, il venait renouveler sa demande. Je voulus le piéger, afin d'avoir la paix, avec un emballage vide. Il

n'hésita que deux secondes avant de s'écrier: « Le colis, s'il vous plaît! »
Plût au ciel qu'un jour, à minuit, je découvre ce qu'il convoite depuis tant et que je puisse enfin dormir sans tracas.

Apprentissage

Me soustraire à cet apprentissage, je n'y penserais pas. Mes maîtres m'attendent au lever du soleil et jamais encore je n'ai trahi mon devoir de présence. Le lieu est pauvre. Mes condisciples, comme moi-même, se contentent de loques pour tout vêtement. Nos maîtres, nous en avons un peu honte, ne sont pas mieux lotis. Pas un élève pourtant ne manque le matin.

Un problème existe, ne le cachons pas: nul ne sait, en fait, à quelle école de pensée nous nous soumettons. Une connaissance ici se transmet, nous n'en doutons pas, mais nous ignorons de quoi elle traite. Et les maîtres, si peu loquaces — d'ailleurs ne sont-ils pas muets? — nous regardent à peine. Sont-ils vraiment instruits de leur fonction?

Peut-être est-ce là, dans cette perpétuelle interrogation, qu'il faut chercher notre savoir. Si au moins nous pouvions en être sûrs.

Jusque-là

Je ne me séparerai plus de moi. Une fois, je l'ai fait. J'en paie les conséquences morales aujourd'hui encore.

C'était un mois de janvier très rude. Un voisin m'a apostrophé en rue dans le froid. Stupide besoin de confort, je me suis laissé, à la croisée des routes, bavarder avec ce fou tandis que j'allais chauffer mon corps dans une bibliothèque publique. Ils ne se sont pas privés les deux lascars; le dos à peine tourné, moi et mon délirant voisin avons mis sur pied une farce mauvaise.

De quoi s'agit-il? Je n'en sais encore rien. Pourtant, sitôt en moi-même, j'ai compris — je me mens tellement mal — qu'une conjuration s'était liée à mes dépens. Bientôt, je tomberai dans le piège indiscutablement tendu. Comment vivre jusque-là?

Un Petit Signe De La Main

La porte ne s'ouvre pas pour laisser passer ton père; c'est un homme plus petit au visage sans expression qui te fait un petit signe de la main pour t'inviter à le suivre. Tu le reconnais maintenant, c'est une femme; non, c'est un renard. Mais que peut faire un renard à la porte de ta maison? T'apporter des nouvelles de ton père, d'une femme, de lui-même? Tu n'es plus sûr de son geste à présent. Les renards ont des manies. Il ne cherchait pas à t'attirer mais t'indiquait plutôt l'endroit d'où il venait, comme pour dire: « De ce passage étroit, comment

arriver ici indemne? »

Un Flacon Vide

Je garde toujours à portée de main un flacon vide. J'en ai oublié l'usage. Avec le temps ma mémoire s'effrite comme de la craie. Ce flacon pourtant doit m'être d'une quelconque utilité, jamais je ne m'encombre sans motif. Sa fonction m'échappe actuellement mais ce n'est pas une raison de m'en séparer. Le moment venu, s'il me faisait défaut, je me sentirais pitre parmi les pitres. Il y a bien longtemps, j'ai confié à un ami (comment garder pour moi seul un tel secret?) la capacité que me conférait mon flacon. Si je n'étais pas aussi fier, je frapperais à sa porte et exigerais qu'il me restitue ma confiance.

Conseils

Avant de partir vers le bout du couloir, accepteras-tu les conseils d'un vieux renfrogné?

Au fond de la pièce, après des jours de voyage, tu apercevras une faible lueur. Ne te fie pas à sa maigre intensité, la distance cherche à te confondre. N'y vois pas plus une raison de presser le pas, les grands projets ne se satisfont jamais de l'empressement. Au plus l'objectif te paraîtra flou, au plus tu adopteras une attitude de sûreté nonchalante.

Je te vois au seuil de la porte, prêt et malhabile face à la folie d'un long voyage au bout du couloir. Je l'ai fait moi-même et l'amertume depuis ne m'a pas quitté. Je ne peux, pardonne-moi, m'empêcher de te pousser, toi que j'aime, vers la même désillusion. Ainsi parle le vieux renfrogné.

Miroir De Poche

La branche du chêne, au fil du temps, a passé la fenêtre sans vitre de ma bicoque. On croirait une main poilue qui pénètre ici comme en un pain dépourvu de mie.

Comment l'ai-je vue? Voilà des années que j'ai quitté ma bâtisse de pierre pour me réfugier chez mes cousins, au village. Jamais je ne suis retourné là observer le bras du vieux chêne avancer, d'année en année, sous mon toit.

Un vieillard s'est installé chez mes cousins. Le sens de la famille n'est pas un vain mot. Peut-être est-ce moi. Peut-être pas. Il porte mon nom, pleure quand je souffre, rit quand je ris.

Ma maison de pierre offre un peu d'ombre, en été, aux animaux de la campagne. Pauvre vieillard que je vois passer dans mon miroir de poche.

En Echange De Mon Sceptre

Que recevrai-je en échange de mon sceptre? J'y tenais plus qu'à moi-même. Je l'ai trouvé tout enfant sur une plage, dans un bateau échoué; voici trois mois, je l'ai jeté dans la mer, du haut de la falaise.

Un sacrifice de cet ordre ne peut rester incompris. Tous les matins, au sortir de cette baraque qui me tient lieu de logement, je m'attends à vivre le grand jour de la récompense. Tous les soirs, je me couche fiévreux à l'idée que le lendemain serait LE jour.

Mon sceptre, avec son pommeau sculpté, suffisait comme raison de vivre. Tant de gens n'ont rien d'aussi beau. Ce que j'obtiendrai après mon geste dépassera, il ne peut en aller autrement, mes espoirs les plus démesurés.

Un Organe

Un organe me fait défaut pour la préhension de l'unique récipient de la maison. Sa forme étrange le rend impropre à épouser le creux de la main. Le propriétaire qui habitait cette maison avant de me la louer avec son mobilier et cet ustensile devait, sans aucun doute, cacher un membre d'une qualité particulière sous ses grandes blouses. L'égoïste ne m'a rien expliqué; et quand bien même, en fanfaron je lui aurais cloué le bec: « Ça va, ça va, moi aussi, sous ma chemise, j'ai ce qu'il me faut. »

Me voici devant un problème délicat, le plus délicat à l'aube de la vieillesse. Il m'arrive, dans la salle de bain, de scruter mon reflet dans le miroir à la recherche d'un renflement, d'un ergot sur mon corps qui, enfin, me permettrait de saisir le récipient. Mais en vain.

Mon Vice

Je ne peux me départir de cette activité: offrir. C'est mon vice, mon destin. Je suis un gros ours et n'ai rien d'autre à donner: mes grognements. Je crois même, à force de grogner, être devenu moi-même un grognement. Que puis-je offrir alors? des ours?

L'ennui, quand on est ours, est de ne rencontrer aucun homme sur la montagne. Et je crois bien être un homme.

Les hommes font preuve d'attention: dans le soir, un long beuglement descend du sommet du massif. Qui se cache là-haut et ne sort qu'à la nuit tombante? Un animal dangereux? Un ours? Autant ne rien savoir, la solitude se trouve si bonne sur ce flanc herbu de la montagne.

Mémoire

D'où me vient ce goût d'abeille dans la bouche? Jamais je n'en ai mangé et ne

suis en mesure de reconnaître leur goût. Rien, malgré tout, ne m'ôtera l'impression d'une saveur d'abeille contre mon palais.

Ah! comme mon enfance a été moche. Dans l'escalier où j'ai grandi, seules passaient des dames indifférentes qui me marchaient dessus sans se soucier: un tapis en forme de petit garçon, un petit garçon en forme de tapis.

Plus tard, quand je devins femme moi-même, je n'hésitai jamais à porter le pied sur les enfants dans les escaliers. J'en fus bientôt lassé et donnai ma préférence au thé au jasmin. Mais jamais, j'en suis certain, jamais je ne goûtai une seule abeille.

Une Certitude

D'une seule chiquenaude j'ai fait basculer un baobab. Mais c'était en rêve et cela ne compte pas. D'ailleurs, j'habite dans la steppe où aucun arbre ne pousse. Après tout, les baobabs existent-ils vraiment? Rien n'est moins sûr. J'en ai bien vu dessinés dans les livres pour enfant où ce mot à lui seul résonnait comme un cri dans une cathédrale. Au fait, ces livres, où aurais-je pu les feuilleter? Nous vivons tous sous tente, perpétuant une culture orale qui ne souffre pas l'image. Rien n'explique d'ailleurs que j'aie pu lire ce mot, personne dans la tribu ne sait lire. Un baobab, n'est-ce pas, en fin de compte, un brin d'herbe, une souris, un flocon de neige? Or dans ce pays, il ne neige jamais. Un baobab ne peut être un flocon de neige, voilà au moins une certitude.

Honnêteté

Je trouvai ma mère fortement changée. Elle ressemblait maintenant à mon père; comment me faire à cette idée? Elle aussi semblait hésiter. « Tu ne me reconnais pas? Je suis ton fils, ton fils chéri. » Mais elle ne prêtait pas plus attention à mes propos qu'à la poussière qui voltigeait dans le rais de lumière.

Fini. Je ne partirai plus en voyage sans lui demander conseil. Quand je méprise son opinion, inmanquablement il m'arrive de grosses contrariétés. Que vais-je faire à présent d'un tel fardeau? Je me vois déjà m'expliquer devant mes amis: « Vous ne la reconnaissez pas. Elle-même ne me reconnaît pas. C'est pourtant elle. Regardez sous le sourcil cette lueur féminine. »

Mon honnêteté m'a toujours joué des tours. Pourquoi, pour une fois, ne pas mentir? Je peux très bien la cacher ici sous le paillason ou dans le tiroir et jouer les enfants abandonnés.

A Ma Fenêtre

Quelle position inconfortable que la mienne. Accoudé à la fenêtre, je me dois de saluer les passants d'un hochement de tête. Se doutent-ils tous ces braves gens que mes pieds n'ont aucun appui sous moi? Mes jambes pendent dans le vide et mes coudes solidement plantés sur la tablette de la fenêtre constituent mes seuls soutiens. Pas une fois je n'oserais lever la main pour répondre au signe cordial d'un passant; je perdrais l'équilibre, et où irai-je finir dans ma chute?

Mais, au fait, peut-être y a-t-il seulement dix centimètres de vide sous mes pieds et une distraction, un relâchement soudain me projetterait sur un sol proche et amical.

Autant n'y pas penser et avoir foi dans le temps et la prudence.

Un Seul Passage

Sur la route du bois, je rencontrais un couple d'animaux à poil ras. J'eus l'impression de croiser deux de mes cousins, car si je ne parvenais à identifier leur espèce — en fait, ni vraiment chiens ni vraiment faons — ils me saluèrent familièrement d'un mouvement du museau.

Et maintenant, arrivé à l'orée de la forêt, que dois-je faire? avancer? Je ne sais plus ce que je venais chercher là, et si je rebrousse chemin, mes cousins aux longues dents m'attaqueraient. J'avais droit à un seul passage et dans un seul sens.

Se Rassurer

C'est une amitié lourde à porter. Son absence de souplesse m'épuise. Dans son arbre depuis trois ans, il me nargue et il souffre. Et plus il souffre plus il me nargue. « Descends, lui dis-je, tu ne peux rester là à te nourrir de prunes uniquement pour m'ennuyer. » Il ne m'écoute pas. Comme toujours il ne tient pas compte de mes remarques. Il m'épuise, je vous dis, il m'épuise.

Mais il suffit de peu pour se rassurer, car à y regarder de plus près, il n'y a personne juché sur l'arbre. La forme de quelque branche et mes yeux fatigués m'auront donné cette illusion.

Carino Bucciarelli

Four Poems Translated By Alan Farrell

1

So now nothing more exists
and there is no time
in the lining of our coats
to jingle against the loose change
the mountains
have cracked open like eggs
and the world is out of breath

with narrowed eyes
those men and women
stared at one another
before putting out the lamps
to make everything new again
and how many tête-à-têtes
around their table
with their family
laughing out of innocence
as if to make believe no one knew
though everyone was waiting

2

Time got lost beneath a chapel's vault
at the beginning of the century
and the church where I am writing has gone back to low ceilings
the better to fleece that little old lady
and get at her precious pocketbook
I had spread the news that there is no space
I know how many impostures I have committed
by writing my poems
they had beaten my legs for it
I hold no grudge but my knees remember
the world had to pay for its eternity

3

During Septembre in hotel rooms in all the capital cities
couples are talking about the famine which has struck
the man speaks first and longest
he spills water next to his glass

it's two in the morning and the fatigue is in the air

in Brussels an eight-year-old child has been teasing his dog
it was in the paper this morning
but no one thinks about it anymore at bedtime
(and sleep that never comes)

evening has fallen once again
even the neighbors have pulled their shades
turned off the television
out in the street a wino has started to howl
and some little old lady has called the police

4
I am going to find out who you remind me of
my old amnesia
tucked in the coal stove

the fairest of the trees shot through with black
frost all along the sidewalks of the great cities
all our arteries all our veins
have something to say

it's not enough to wait for you seven long hours
pacing up and down the floor at the station
they tell me that you are sleeping on a bed of thorns
three thousand kilometers from there

the cities are too lovely for the two of us
we know each other
without ever having seen one another
all because a photo blew out of a train
one gray evening in old Europe
passing through some nameless village

Carino Bucciarelli

Qui Ose

Qui ose arrêter d'un geste
la parole?

Moi.

Qui ose se montrer nu?

Le Non-Moi.

La plage où tu retires tes vêtements
se voit propice
à la liturgie de la Non-Chair.
Pourquoi attendre avant de parler
de l'absence de nos cuisses,
puis, juste après,
de la présence d'un sein, d'une bouche,
d'une dent?

Je vais le dire:
parce que n'est plus là
le Non-Plaisir,
et qu'à la place on a construit
une maison de syllabes.

Tu comprends
avoir ta place
en ce lieu où toute rencontre est proscrite.

Carino Bucciarelli

Un Seul Mot

Un règlement de comptes entre hommes de foi
se termine par la victoire
de Dieu
qui s'abat comme un grêlon épais
sur la pierre bleue bordant la pelouse.

Fallait-il transpirer autant
afin d'amener cette roche
à la limite de mon jardin?
Motte de glace, le Tout-Puissant s'y est brisé.

Je ne demeure point sans croyance,
marchant et marchant encore
autour de ma maison
où j'ai laissé mon épave
se saouler de verbe.

Une dernière pensée pousse dru
en moi,
mais je ne dirai rien à personne,
marchant et marchant
à l'intérieur de mon corps,
autour d'un point inexistant.

Et je ris, la tête rejetée en arrière,
à l'écoute du seul mot connu
sur cette terre opiniâtre:
« Je-Te-veux, je-Te-veux, je-Te-veux. »

Carino Bucciarelli